

FELICITÀ

UN FILM DE BRUNO MERLE



UNITÉ et JACK N'A QU'UN ŒIL présentent

Pio Marmaï

Camille Rutherford

Rita Merle

FELICITÀ

un film de Bruno Merle

DISTRIBUTEUR
CINEART
72-74, RUE DE NAMUR
1000 BRUXELLES
T. 02 245 87 00

www.cineart.be

RELATIONS PRESSE
HEIDI VERMANDER
heidi@cineart.be
T. 0475 62 10 13
heidi@cineart.be

SYNOPSIS

Pour Tim et Chloé, le bonheur c'est au jour le jour et sans attache. Mais demain l'été s'achève. Leur fille, Tommy, rentre au collège et cette année, c'est promis, elle ne manquera pas ce grand rendez-vous.

C'était avant que Chloé disparaisse, que Tim vole une voiture, et qu'un cosmonaute débarque dans l'histoire.





ENTRETIEN AVEC BRUNO MERLE

Où êtes-vous allé chercher une histoire pareille ?

Je voulais raconter une histoire très simple, épurée, mais qui fonctionnerait comme un jeu de piste ludique, une « balade », au double sens du terme, où le spectateur serait aussi « baladé » que les personnages entre eux. C'est vrai qu'il y a aussi un peu de mon rapport à mes enfants dans les vanes, dans la parentalité décomplexée. Le film est devenu de plus en plus personnel au fur et à mesure de sa conception : ma fille joue, notre maison de campagne a servi de décor, mon beau-père a prêté son bateau...

« Balader le spectateur », c'est détourner les clichés comme faire d'un animal domestique un objet statufié ou remplir une piscine de feuilles mortes plutôt qu'avec de l'eau, et le surprendre avec des situations qui ne sont jamais ce qu'elles semblent être de prime abord ?

On n'a jamais envie d'être décalé ou bizarre. En revanche, je suis persuadé que la seule manière de retenir l'attention du spectateur aujourd'hui est de le surprendre. Il connaît tellement tous les codes,

toutes les astuces de scénario... Il fallait l'emmener vers un endroit, le faire bifurquer vers un autre. Ce film parle de la liberté au sein d'une famille qui, par ses jeux, ses histoires, s'invente et se réinvente une vie en permanence. Et je me devais de le faire moi aussi, dans l'écriture et la mise en scène. Je voulais que le film ressemble à mes personnages. Qu'il soit libre.

Vous inscrivez votre histoire dans une unité de temps très précise : 24 heures...

Comme un compte à rebours, oui. C'est le dernier jour de l'été, le dernier jour de liberté. Il faut qu'à 8h le lendemain matin, Tommy entre au collège, un moment charnière, un moment où une enfant a envie d'être comme tout le monde, hyper normée, où elle a tendance à éteindre son unicité, son identité pour se fondre dans le moule. Et Tommy est très investie dans ce désir de normalité, en opposition à ses parents. Choisir ce créneau des dernières 24 heures collait au cadre que je désirais : que ça aille vite, tout droit, ne pas dilater. Foncer vers quelque chose ou quelque part sans trop savoir quoi ni où.

Il est vrai que vous ne donnez pas beaucoup d'informations, comme par exemple le passif du père sur lequel vous restez flou, ou encore celui de la mère sur laquelle on ne sait quasiment rien...

J'écris comme cela. J'ai du mal avec les scènes d'exposition. J'aime que les choses se dévoilent petit à petit. Ou pas. Si dès le début, on sait qu'ils sont en cavale, cela change tout le regard sur l'histoire. J'imagine qu'il n'est pas revenu en détention après une autorisation de sortie, mais je ne le précise pas.

Votre but, in fine, n'est-il pas de détruire cette idée reçue de la « famille normale » qui, on le sait, n'est qu'un leurre ?

Déjà, la « famille » a beaucoup changée au cours des dernières décennies. On s'en aperçoit aux sorties d'école. Ensuite, je voulais désacraliser le mythe de la famille qui est soit considérée comme le socle auquel on s'accroche, soit comme quelque chose d'anxiogène qu'il faut absolument fuir. Je ne voulais être ni dans l'un, ni dans l'autre. Raconter un havre de liberté avec toutes les questions que ça soulève : sont-ils de bons ou de mauvais parents ? Être parent, est-ce instaurer un carcan et laisser son enfant le briser pour trouver sa liberté, ou au contraire lui enseigner le goût de la liberté et l'encourager

à être lui-même ? Je n'ai pas trop les réponses à toutes ces questions. Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin, malgré tout, Tommy n'est pas détruite et pardonne à son père.

La toise tatouée sur le bras du père est une jolie preuve d'amour, cela dit...

C'est une idée fondatrice du film, ça. Je regrette de ne pas avoir fait pareil, d'ailleurs ! Dès la naissance de mes enfants : un bras pour chaque. La taille est le premier marqueur de normalité : on est dans les petits ou dans les grands. Et cela travaille beaucoup Tommy – on le voit dans la séquence où elle parle face à la glace, juchée sur des patins à glace.

*Pour illustrer le refus de la normalité, le père montre à sa fille *Freaks de Tod Browning*. Un choix pas innocent...*

Ce film fonctionne très bien sur les enfants. Ils adorent. J'aime l'idée que ce mec, qui n'est pas un intello, ait cette culture cinéphile. J'avais pensé, dans une autre version, à *Invasion Los Angeles* de John Carpenter – où les personnages s'aperçoivent en mettant des lunettes que la normalité n'est pas celle qu'ils croient. *Freaks*, c'était beaucoup plus premier degré.





Le thème récurrent de Felicità, c'est le choix. Comme quand, par exemple, le père dit à Tommy : « T'as toujours le choix. À chaque instant de ta vie. Mais te plante pas, parce qu'après, ça change tout. »...

Quel enfoiré de lui dire ça ! Être obligé de faire face à de tels choix à 12 ans, c'est fou ! Mais je ne voulais pas spécialement porter le film là-dessus. Simplement, quand on fait un film de fausses pistes, on est amené à créer une route qui part à droite et une autre qui part à gauche, et confronter le personnage au choix de l'une des deux. Et la vraie question, c'est celle que pose le cosmonaute : « Comme il faut, pas comme il faut, c'est le seul putain de choix ! »

Ce cosmonaute, c'est l'ami imaginaire ?

Dans le premier scénario, la réplique que vous avez citée était écrite ainsi : « Dans la vie, t'as toujours le choix. Mais attention ça change tout : d'un côté tu deviens un clochard, de l'autre tu deviens cosmonaute. » C'était sa vanne récurrente qui justifiait ce cosmonaute. Je l'ai tournée, cette phrase. Et au montage, j'ai décidé de la couper. Pour ne pas tout justifier, justement. Cela parle de l'imagination, et faut-il expliquer l'imagination ? Non. On peut s'autoriser la fantasmagorie d'une petite fille sans devoir nécessairement dire d'où elle vient. À chacun, dans la salle, de le vivre et l'interpréter comme il en a envie.

Et le fait que Tommy se coupe du monde avec son casque anti-bruit, est-ce parce qu'elle veut se créer une bulle ?

Vous avez vu les parents qu'elle a ?! Le bruit et la fureur qu'ils dégagent ? Elle a besoin de s'isoler, de s'affranchir d'eux. Elle n'a pas de copine, pas de maison. Son seul endroit à elle, c'est ce silence d'où surgit son ami imaginaire. Et puis c'est étrange quand le silence se fait dans une salle de cinéma. Je trouvais que cela participait de l'esprit ludique et poétique de *Felicità*.

Comment votre fille réagit-elle quand vous lui proposez le rôle ?

Elle était emballée. De toute façon je n'aurais pas pu le proposer à une autre. Je ne me voyais pas lui annoncer : « J'ai écrit un personnage, c'est toi, mais c'est une autre qui va le jouer. » Je savais que cela se passerait bien. J'avais une entière confiance en elle. Elle a cette distance, cette force, cette fausse maturité, et cet humour. Je savais aussi que le tournage serait dur, et je ne voulais pas avoir à faire un peu plus attention à une petite comédienne pour rassurer ses parents. Avec ma fille, je savais que je pouvais la pousser un peu plus loin sans culpabiliser. C'était étrange d'ailleurs, car sur le plateau je n'avais pas l'impression que c'était mon enfant. C'était un vrai rapport de travail et de confiance, comme avec les autres. Au montage, c'était différent. Je ne voyais que ma fille sur l'écran.

Comment avez-vous choisi ses parents de cinéma ?

J'avais envie d'un film populaire, simple, solaire. En cela, Pio est extraordinaire. Malgré tous les travers de son personnage, on est immédiatement en empathie avec lui. Dès le début, c'est lui que je voulais. J'aime son côté simple, accessible, spontané, auquel on a envie de s'identifier. Pour jouer sa femme, je ne voulais pas une actrice connue, car dès lors qu'il y a un « couple star », le spectateur focalise dessus. Cela enlève de la crédibilité. Et je remercie mes producteurs de m'avoir suivi sur le choix de Camille Rutherford. Elle est drôle, étrange, belle, maternelle tout en ayant l'air très jeune pour une maman. Je trouve que ce qu'ils font dans le film est extraordinaire.

Les choix musicaux sont très importants – au point d'être dictés par les personnages eux-mêmes !

J'écris pour mettre de la musique dans mes films. J'aime beaucoup le cinéma, mais encore plus la musique ! Quand Pio dit : « *Il faut trouver LE bon morceau* », c'est moi qui parle. J'ai des playlists sans fin et arrive le moment où je peux piocher dedans pour un film. Les Dead Man Bones, groupe fondé par Ryan Gosling, m'ont accompagné pendant l'écriture. C'est exactement le ton du film : léger, naïf, avec ses chœurs d'enfants, mais singulier aussi, avec des passages plus sombres et expérimentaux. Le titre de Gene Vincent, *I'm going home to see my baby*, s'est imposé plus tard car il s'emboîtait parfaitement avec l'histoire. Et puis il y a la chanson composée et interprétée dans le bar par Emmanuelle Destremau alias Ruppert Pukin - ma femme, actrice et chanteuse. D'où le clin d'œil qu'elle lance à notre fille, qui du coup revêt aussi un double sens – dans l'histoire et hors-écran. C'est d'ailleurs à son acolyte Pygmy Johnson que j'ai demandé de composer le score du film que je voulais au plus près des personnages et de leur « pureté ». Pas de grandes orchestrations, pas de sophistication. Une batterie brute et déstructurée, des claviers rêveurs, la musique du film leur ressemble.

Comment en êtes-vous arrivé au titre Felicità ?

Un titre, soit vous le trouvez au bout de trois jours d'écriture et vous n'en démordez jamais ; soit vous ne l'avez pas, vous reportez à plus tard, et arrive le moment où il faut se décider. Ce qui comptait le plus pour moi, c'était que le titre indique l'H2O de plaisir. La séquence où on entend *Felicità* sert de soupape, après vingt premières minutes assez intenses. Et c'était bien de placer le film de ce côté solaire, joyeux, musical.

Enfin, dites-nous : qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte cadenassée ?

J'ai eu toutes les réponses possibles dans diverses versions du scénario. Toutes me convenaient, mais elles imposaient de choisir entre les deux côtés du film : la normalité ou l'anormalité. Soit il n'y avait rien d'extraordinaire, une maquette d'avion par exemple, soit un truc bigger than life, genre le gars est un tueur en série. « *Comme il faut. Pas comme il faut.* » Si je tranchais, tous les spectateurs qui penchaient pour l'autre côté étaient frustrés. La réponse ne pouvait donc être que décevante. D'où la phrase de la mère quand Tommy lui demande pourquoi elle n'a pas ouvert la porte : « *Parce qu'on s'en fout. Tu veux la suite de l'histoire ou pas ?* » Et cela renvoie à une vérité : on a tous un secret derrière la porte. Petit ou grand, banal ou terrible... Mais ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est imaginer.

BRUNO MERLE



Biographie

Après de nombreux court-métrages, Bruno Merle réalise en 2007 *HÉROS* qui fait l'ouverture de la Semaine de la Critique au Festival de Cannes, et sera présenté dans de nombreux festivals. Par la suite, il écrit ou collabore à différents projets pour le cinéma. Son scénario *LE PRINCE OUBLIÉ* est adapté et réalisé par Michel Hazanavicius. Le film sort en France en février 2020.

Il écrit et réalise son 2^{ème} long métrage, *FELICITÀ*, qui sortira le 15 juillet.

Il finit actuellement l'écriture des *PAPILLONS NOIRS* pour Arte, qu'il réalisera avec Olivier Abbou à l'automne.

Liste Artistique

Timothée
Tommy
Chloé
Le cosmonaute
Marco
Serge Maillard
Émilie Maillard
Nathalie Maillard

Pio Marmai
Rita Merle
Camille Rutherford
Aurélien Cotentin
Bert Haelvoet
Adama Niane
Lulubelle Gobron-Amoti
Johanne Thibaut

avec la participation de

Yvon Connan **Charles Catel** **Emmanuelle Destremeau** **Salvador Merle**

Liste Technique

Réalisateur
Producteurs

Producteurs associés

1^{er} assistant réalisateur
Directeur de production
Régisseur général
Directeur de la photographie
Chef opérateur du son
Chef costumière
Chef décorateur
Directrice de post production
Monteur
Monteur son
Musique

Bruno Merle
Bruno Nahon
Caroline Nataf
Olivier Abbou
Matthieu Elkaïm
Bruno Merle
Jules-César Bréchet
Didier Abot
Thomas Delarue
Romain Carcanade
Pablo Salaün
Karine Charpentier
Frédéric Tabone
Astrid Lecardonnel
Benjamin Favreul
Frédéric Le Louët
Pygmy Johnson



